

lant vos villages, en exterminant vos populations.

Quelques jours auparavant, le roi n'aurait fait que rire ou se fâcher de tout homme qui se serait prétendu informé avant lui d'une nouvelle aussi importante. Peut-être l'eût-il puni comme imposteur. Mais tout ce qu'il a déjà vu et entendu de Ben-Joseph le lui fait regarder comme un homme supérieur par ses connaissances, et les moyens extraordinaires dont il dispose. Aussi loin de rire ou de se fâcher : Viens, viens, dit-il, et il retourna dans son cabinet, suivi de Ben-Joseph.

CHAPITRE XXVI.

LA POSTE JUIVE.

— Quoi! dit Kasimir, tu me parles d'une invasion, tu prétends que les habitants de la Russie Rouge portent le fer et la flamme dans mon pays! Mais c'est impossible; sans doute tu te trompes! Les Russes sont gouvernés par mon cousin Boleslas, qui m'est tout dévoué. Oserait-il lever la main sur moi,

fils de Ladislas, qui l'a placé sur le trône de Léopol (*).

— Boleslas, fils de Troiden, n'est plus. Il y a huit jours qu'il repose dans la tombe.

— Quoi ! mort !

— Mort, empoisonné ! Son corps éclata et se détacha par lambeaux.

— Empoisonné ! par qui ?

— Par les seigneurs russes, d'accord avec les popes schismatiques.

— Tu sembles bien informé, tu sembles sûr de ce que tu avances. Raconte-moi tous les détails de ce tragique événement.

— Vous vous rappelez, sire, les conseils que votre père donna à Boleslas, quand il l'envoya à Léopol gouverner la Russie Rouge. Allez, dit-il, mais souvenez-vous que ce

(* Léopol, Lemberg ou Lwow, alors capitale de la Russie Rouge, aujourd'hui ville de la Gallicie autrichienne.

peuple n'est point catholique, et ne reconnaît point l'autorité du pape. Souvenez-vous qu'il obéit au patriarche de Constantinople, et qu'il a ses dogmes, ses croyances, ses rites particuliers ; respectez-les, ne touchez point à leur religion.

Au commencement de son règne, Boleslas obéit aux sages recommandations de votre père. Les schismatiques priaient Dieu dans leurs temples, personne ne les gênait. Aussi les prêtres et les boïards respectaient Boleslas, et le peuple aimait le chef qui tolérait ses cérémonies religieuses, et souvent y assistait. Cela durait depuis quelques années, le prince et le peuple étaient satisfaits. Bientôt le pape manifesta son mécontentement à Boleslas ; il lui reprocha son indifférence, et lui commandant plus de zèle pour la religion catholique, il lui envoya des prêtres pour convertir les hérétiques, les forcer à

répudier le patriarche de Constantinople, et se prosterner devant le pontife de Rome. Les temples furent brûlés, les moines grecs furent chassés, le peuple fut forcé de prier Dieu dans une langue qu'il ne comprend point, et de payer le denier de Saint-Pierre. Ainsi on arrachait aux malheureux leur dernier sou, et on les privait de la seule consolation qu'il trouvaient dans le libre exercice de leur culte. Le peuple murmurait, grondait, les prêtres conspiraient en silence. Il y a huit jours, au milieu d'un banquet, Boleslas tomba mort, et on ne put se méprendre aux effets d'un violent poison. A peine cette nouvelle se répand, que le peuple se rassemble, s'excite, rappelle ses prêtres schismatiques, et se livre à d'horribles représailles. Les églises catholiques sont brûlées, les prêtres de ce rite sont enterrés vivants, tous les papistes sont exterminés.

Au milieu de ces scènes sanglantes, un homme paraît, à la stature élevée, l'épée à la main, couvert d'un casque et d'une cuirasse. Frères, s'écrie-t-il, le tyran est mort, mais son parent, son allié vit. Le roi de Pologne, Kasimir, ne nous pardonnera pas de l'avoir immolé. Prévenons-le, armons-nous; au lieu d'attendre ses troupes et sa vengeance, tombons les premiers sur ses États. Quand il nous verra fondre à l'improviste, quand il comptera ses villes brûlées, ses populations exterminées, il oubliera que Boleslas était son cousin, et il nous demandera la paix. Fiez-vous à mon épée; je vous conduirai à la victoire, j'affranchirai ma patrie du joug catholique.

— Qui parlait ainsi, quel est cet homme?

— C'est le prince Daniel.

— Poursuis.

— Sa voix fut écoutée, le cri aux armes

retentit dans les murs de Léopol. Les popes parurent à la tête du peuple, et trente mille volontaires conduits par Daniel, excités par des prêtres, se sont mis immédiatement en marche; déjà ils ont passé la frontière.

— Et tu me réponds de la vérité de ce récit?

— Oui, sire, j'en réponds sur ma tête.

— Et comment as-tu connaissance de tous ces détails?

— Sire, que ne savons-nous pas, nous Juifs? Ne sommes-nous pas dispersés dans tout le nord-est de l'Europe? Aussitôt qu'un événement a lieu dans une ville, le bruit en retentit dans les cabanes et les cabarets juifs; et de cabane en cabane, comme d'écho en écho, il parcourt la contrée entière. Nous avons nos postes organisées, qui devancent les courriers des princes. Le malheur qui pèse également sur notre race, en

nous donnant la confiance mutuelle et la communauté des intérêts, nous assure des ressources que les rois eux-mêmes ne sauraient se procurer. Le courrier qui doit apporter ces nouvelles à Votre Majesté s'est couché hier à Tarnow, et laissait reposer son cheval au moment où mon courrier poursuivait sa route, en le devançant de six heures, et changeant les chevaux que chaque cabaretier sur la grande route s'empressait de lui offrir. Demain, à la pointe du jour, sire, vous apprendrez que Boleslas est empoisonné, et moi je recevrai tous les détails de l'armée russe; je saurai combien elle compte de soldats, combien elle attend de renforts, quelle est la marche qu'elle doit suivre.

Mais ce n'est pas tout, sire; celui qui m'a donné tous les détails que je rapporte à Votre Majesté, au nom de mes frères, n'attend



que mon signal pour savoir où leur zèle doit se porter. Si la Pologne était gouvernée par un prince intolérant et fanatique, nous resterions neutres. Que nous fait à nous une guerre entre chrétiens, que nous fait le triomphe du pape ou du patriarche? Contemplant tranquillement le carnage de deux nations chrétiennes, nous eussions dit : Égorgez-vous, ennemis implacables de notre race; égorgez-vous, tyrans, qui nous traquez d'asile en asile, et nous privez de tout repos. Mais Votre Majesté a épargné les jours des innocents que la foule voulait immoler, que les prêtres voulaient condamner; elle a respecté l'honneur de la fille de nos rois. Sire, Israël vous doit de la reconnaissance; vous pouvez compter sur son appui.

— Que pouvez-vous?

— Beaucoup.

« Vous connaissez, sire, l'arrogance de votre



noblesse, son insouciance pour le danger commun; elle ne verra dans cette invasion qu'un prétexte pour vous arracher des concessions, et vous imposer ses lois. Elle refusera les contributions de guerre, et ne se rendra sur le champ de bataille qu'à la condition de nouveaux privilèges; et tandis qu'ils marchanderont avec vous leurs secours, et qu'il perdront un temps précieux en discussions, délibérations et protestations, l'ennemi avancera, vos plus belles provinces seront dévastées, et le sang coulera, et les habitants des frontières tendront vainement leurs bras vers vous, qui ne pourrez rien pour eux.

Kasimir prêtait une profonde attention à Ben-Joseph. Aucun de ses conseillers n'avait encore si parfaitement apprécié sa situation vis-à-vis de sa noblesse. Cependant, tout en reconnaissant le génie du chef israé-

lite, il ne pouvait deviner en quoi la population juive, paisible, timide, humiliée par une longue oppression, lui serait utile pendant la guerre.

— Tout cela est vrai, dit-il, je suis dans la dépendance de ma noblesse, qui me fera payer cher ses services. Que puis-je sans elle? je manque d'argent, et surtout de bras.

— Sire, nous vous donnerons tout l'argent qu'il vous faudra, nous vous donnerons des bras, nous ferons plus encore.

— Quoi! les Juifs voudraient combattre!

— Non, sire!... Il nous est défendu de verser notre sang pour une cause étrangère; nous ne pouvons prendre le glaive que pour relever le temple de Salomon. Nous ne combattons que sous la conduite du Messie libérateur, pour le triomphe du Dieu juste. Mais comptez sur nous pour les frais de la

guerre, pour neutraliser les forces de l'ennemi, pour vous amener des guerriers dont la bravoure dépassera la valeur de vos plus redoutables chevaliers. Cent mille bourses de gros de Prague, suffisants pour les premières dépenses, demain seront déposées au pied de votre trône. Sous quatre jours, l'armée ennemie manquera de vivres et de provisions. Vous savez, sire, que les boïards russes, de même que vos nobles, méprisent l'industrie et le commerce, et sont dans une profonde ignorance sur les moyens d'approvisionner, soit un pays, soit une armée. En allant à la guerre, ils se contentent de seller leurs chevaux, et préparer leurs armes; c'est à nous, Juifs, qu'ils abandonnent le soin d'apporter les vivres. Cette nuit, un ordre sera donné, qui se répandra avec la rapidité de l'éclair, parmi toute la population juive. Cet ordre portera la défense for-

melle de fournir un grain de blé à l'armée russe. Et ne craignez pas, sire, qu'il se trouve parmi nous un seul qui ose désobéir à l'ordre du chef. Je répons sur ma tête que dans quatre jours les chevaux de l'armée russe manqueront de foin et d'avoine, et que le camp ennemi sera totalement privé de provisions.

— Mais des bras, des bras, interrompit le roi, très satisfait de tout ce qu'il venait d'entendre.

— Des bras, sire ! Vous ne manquerez pas de combattants à pied. Les paysans que vous protégez, et qui vous regardent comme un dieu, se lèveront en masse à votre appel ; il ne vous manque que des cavaliers. Eh bien ! sire, dans six jours je vous procurerai six mille hommes à cheval, qui lutteront contre un corps deux fois plus nombreux des plus braves boïards.

Je ne demande à Votre Majesté, pour satisfaire à ma promesse, qu'une garantie que chaque homme qui prendra part à la guerre sera libre, et que, sous aucun prétexte, on ne pourra rechercher et punir leur passé.

— Que dis-tu ? Veux-tu me parler de scélérats dérobés à la justice ? Penses-tu que je voudrais leur devoir le salut de mon pays ?

— Je parle des Goralles, de ces montagnards malheureux, victimes de seigneurs impitoyables, qui, pour échapper au fouet et aux corvées, se sont réfugiés dans les monts Carpathes, forcés de vivre de rapines quand la chasse ne leur suffit pas ; il se dévoueront avec ardeur à votre cause, dans l'espoir de reconquérir leur liberté.

— Oui, je sais qu'il y a des braves parmi eux.

— Ce sont des hommes de fer, qui savent endurer la faim et la soif, et se rient des

plus grands dangers. Ils habitent les rochers et les forêts, ils ont appris à lutter contre les éléments, et pas un seigneur élevé dans le luxe et l'opulence ne saurait égaler leur force et leur adresse.

— Mais comment les attirer sous mes drapeaux ?

— Sire, depuis ma première jeunesse, je rêve aux moyens d'affranchir mon peuple; depuis longtemps j'ai prévu les scènes qui se déroulent actuellement sous vos yeux. J'ai pénétré dans votre château, en y portant aux dames et aux seigneurs de votre cour des objets de luxe et d'amusement; au milieu des rochers inaccessibles des Goralles, j'ai pénétré en leur portant du pain, du sel et du fer. Je connais leur chef, je connais ses désirs, ses vœux; assuré de votre pardon, il quittera ses montagnes et combattra vos ennemis.

Le roi pensait profondément et ne se pressait pas de répondre.

— Ce n'est pas tout encore, ajouta Ben-Joseph : Que diriez-vous, sire, si cette campagne se terminait sans coup férir, et si sans coup férir Léopol vous ouvrait ses portes en vous appelant au trône de la Russie Rouge ?

« Qu'est-ce qui a occasionné la mort de Boleslas, si ce n'est son intolérance, son prosélytisme, ses persécutions ? Qu'est-ce qui a soulevé ses sujets, si ce n'est leur attachement à leurs croyances ? Pourquoi le prince Daniel s'est-il mis à la tête des popes et des schismatiques, si ce n'est parce qu'il redoute votre vengeance ? Mais lorsque la Russie verra en vous un prince juste, magnanime, tolérant, et qu'elle sera assurée de votre appui, schismatiques et catholiques se réuniront pour vous donner la royauté.

Le farouche Daniel sera le premier à vous remettre les clefs de Léopol, et la couronne de la Russie Rouge.

Un moment de silence succéda à ces paroles, mais bientôt le roi, se rapprochant vivement de Ben-Joseph, lui demanda :

— Tu peux me fournir cent mille bourses de Prague?

— Oui, sire.

— Tu peux faire marcher sous mes drapeaux les Goralles?

— Six mille dans six jours.

— Écoute, l'argent que tu me procures, je te le rendrai dans un an. Mais, que me demandes-tu pour prix de tes services? ils sont grands; c'est par ton aide que je pourrai assurer le bonheur de la Pologne et repousser l'ennemi sans courber ma tête devant ma noblesse. Mets-moi donc à même de

te prouver ma reconnaissance; tout ce qui est en mon pouvoir, je le ferai.

— Sire, votre cause est celle d'Israël. Si la noblesse et le clergé triomphent, nous sommes perdus; au contraire, en fortifiant votre pouvoir nous préparons notre salut.

— C'est un acte de justice pour moi de te récompenser.

— Eh bien! sire, vous pouvez m'accorder le prix de mes services.

— Que veux-tu?

— Je vous le dirai, sire, quand mes paroles se réaliseront, quand la Russie Rouge reconnaîtra le roi Kasimir pour son maître et souverain.

Le jour commençait à luire, Jacques de Melchitin vint apprendre au roi qu'un courrier, arrivé de Léopol, apportait la nouvelle de la mort de Boleslas.